

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - INV. 34-14

FORCES FRANÇAISES FÉMININES



La France entre dans sa vingtième année de guerre, cas unique dans l'Europe d'aujourd'hui, comme le soulignait récemment l'Echo de la Résistance, et dont nous n'avons pas lieu de nous féliciter. Que pouvons-nous faire, nous, femmes, dans une conjoncture aussi dramatique?

Lors de la dernière enquête de Voix et Visages, « Parlez-vous à vos enfants de la déportation et de la guerre », la plupart de nos camarades ont répondu qu'elles voulaient enseigner à leurs fils « la haine de la guerre », ce qui peut paraître étrange de la part de résistantes qui ont senti, lorsque leur pays était asservi, la nécessité de combattre l'occupant, les armes à la main. En réalité, il faut enseigner aux enfants l'amour difficile de la paix. Rien ne se fait passivement, rien ne se fait sans vigilance ni effort. En 1940, en présence d'un désastre militaire sans précédent dans notre histoire, et considérant nos erreurs passées, notre légèreté, notre aveuglement, un président du Conseil a pu s'écrier avec désespoir : « Il faut penser la guerre ! » Il ne suffit pas d'aimer la paix, il faut aussi penser la paix !

Depuis l'ouvrière qui montait les pièces parachutées des mitrailleuses, cachée dans une carrière, jusqu'à l'agréé d'allemand qui captait et transmettait des renseignements, en passant par la mère de famille qui cachait un petit enfant juif parmi sa nichée, les résistantes ont toutes contribué à la lutte contre la barbarie et à la libération de la France. Chaque Française peut faire que son pays retrouve la paix, l'équilibre, le rayonnement de sa véritable valeur il n'y a pas de tâche plus urgente. Le savoir importe moins que la sagesse et la foi. Le sens politique d'une bergère ignorante comme Jeanne d'Arc n'a jamais cessé d'émerveiller les historiens. Il y avait, en elle aussi, beaucoup d'amour. « Souvenons-nous toujours, Français, écrivait Michelet, que la Patrie, chez nous, est née du cœur d'une femme... »

Le vrai visage de la France

Qu'une université américaine (il s'agit en l'occurrence de celle de Stanford, en Californie) consacre un important ouvrage à *La Vie de la France sous l'occupation*, voilà une nouvelle, à priori, satisfaisante. De l'histoire de notre pays pendant ces quatre années, nous savons encore si peu de choses... Sans source d'information digne de ce nom, nous n'avons guère connu, à l'époque, que des faits très proches de nous. Et les nouvelles des exactions de l'ennemi, des combats souterrains de la Résistance, ne nous sont souvent parvenues qu'après avoir rejoint la Radio de Londres.

Depuis, les travaux de certains de nos historiens — je pense en particulier à l'œuvre entreprise par le Comité d'Histoire de la seconde guerre mondiale — des récits, des mémoires, ont jeté une lumière sur des épisodes de cette histoire. Mais on connaît les possibilités de recherche des Universités aux Etats-Unis. Avec des moyens aussi importants, une science et une objectivité que nous ne mettions pas en doute, de quel intérêt prodigieux devaient être les trois gros volumes, les deux mille pages édités par la Fondation Hoover?

Hélas, quelle déception et quelle amertume ! Le titre, tout d'abord, est une imposture. *La Vie de la France sous l'occupation*, c'est l'ensemble de 312 témoignages demandés par Mme José de Chambrun à des personnalités de Vichy, sauf quatre qui proviennent des occupants eux-mêmes et deux autres de journalistes américains. Parmi ces témoins, les résistants ont été éliminés d'office (à deux exceptions près) et même, (sauf Bouthillier), les adversaires de Laval. Aussi n'est-on guère surpris de lire des textes comme celui qui termine la déposition d'Yves Jaffré : « Je remercie la Hoover War Library de réunir pour les historiens toute la documentation qui nous permettra, un jour désormais prochain, la réhabilitation du grand homme d'Etat. » Voici la clef du livre : le déguisement historique n'aura fait illusion que le temps de regarder la couverture ; il ne résiste même pas à l'examen de la table des matières ! Pour rester véridique, la Fondation Hoover aurait dû imposer comme titre : *La Vie de Pierre Laval sous l'occupation*.

Que la fille de Pierre Laval tente de réhabiliter son père, rien que de très naturel ; que d'anciens notables de Vichy saisissent une aussi bonne occasion de

plaider leur cause perdue ailleurs que devant la Haute Cour, qui songerait à s'en étonner?... Mais qu'une telle tentative soit patronnée par la respectable Fondation Hoover et sous le masque d'une recherche historique, voilà ce dont nous pouvons être indignés à juste titre. Nous avons de bonnes raisons d'espérer qu'un groupe d'historiens français pourra se charger, un jour prochain, de la critique interne de ce livre, avec toute la compétence nécessaire.

Cette méconnaissance de la Résistance française chez certains citoyens des Etats-Unis n'est pas un fait nouveau, mais réveille une vieille blessure. L'un des moments les plus douloureux de cette guerre a été, pour beaucoup d'entre nous, le débarquement en Afrique du Nord. Malgré la perspective d'une libération plus proche, nous nous sommes sentis bafoués jusqu'au fond de l'âme lorsque nos alliés américains ont reconnu comme légitime — après l'avoir refusée au général de Gaulle — l'autorité de Darlan. Parmi tant d'affronts reçus depuis l'armistice de 1940, celui-là aura été l'un des plus cruellement ressentis.

Nous ignorions alors la réponse de Roosevelt à André Philip et à Adrien Tixier (représentant du Comité National Français), venus pour exprimer l'émotion et l'indignation de tous les Français Combattants et Résistants : « J'accepterai même la collaboration d'un autre diable nommé Laval, si cette collaboration livrait Paris aux alliés. » Comment un homme aussi éminent que Roosevelt n'aurait-il pas compris que, pour nous, un Paris délivré des Allemands avec le concours de Laval n'était pas vraiment « Paris libre » ; que l'Honneur nous importait davantage encore que la Liberté, ou plutôt, comme l'écrivait Bernanos dans *Les Lettres aux Anglais*, « que nous n'attendions de la Liberté que l'honneur. »

Je sais que ce sentiment des Résistants français n'a cessé d'être partagé par les fidèles et clairvoyants amis que nous avons en Amérique. Peinés par nos faiblesses et nos erreurs, ils sont toujours prêts à reconnaître (même souffleté et meurtri) le vrai visage de « Notre-Dame la France ». Comme nous, ils doivent souffrir aujourd'hui de voir exposer, à sa place, la figure roularde de Pierre Laval.

Geneviève DE GAULLE.

H' P A 616



Irma JOUENNE

Un groupe scolaire portant le nom de notre camarade Irma Jouenne, morte en déportation, a été inauguré à Saint-Benoît, près de Poitiers.

VON BRAUN

Père du V2

et du Satellite Américain

Tous les journaux et magazines abondent en détails sur le Dr Werner von Braun, qui avait mis au point le premier V2 d'Hitler, dans l'île de Peenemunde, base secrète de la Baltique qui fut anéantie grâce aux renseignements du réseau Marco-Polo, à ses avertissements réitérés que les alliés mirent six mois à prendre en considération. Ces renseignements coûtèrent la vie à de nombreux Français, agents du réseau, mais furent décisifs dans l'issue de la guerre.

Peenemunde a été aussi un camp de déportés qui devaient travailler à la fabrication des V2 du Dr Von Braun. Quelques centaines d'hommes venant de Büchenwald et des femmes de Ravensbrück furent amenés dans ce kommando. On trouvera des renseignements de première main sur les conditions de vie des déportés à Peenemunde dans le livre de Michel Slicx (préface de Vic Dupont) « Pour délit d'espérance », deux ans à Büchenwald, Peenemunde, Dora, Belsen.

Depuis 1954, Von Braun est citoyen américain. C'est lui qui a mis au point le satellite « Explorer », et la fusée Jupiter C qui ont enfin donné aux Américains l'orgueil d'avoir égalé le « spoutnik »... Il est le civil le plus haut gradé de l'U.S. Army.

LAVAL ET LES PREFETS

Dans le numéro de décembre-janvier de *La Voix de la Résistance*, nos camarades liront avec intérêt un grand article de M. René Cassin, et le texte d'une allocution de Pierre Laval aux préfets, dans laquelle éclate sa bassesse morale et sa « bonhomie » sans scrupule.

Les Sèvriennes dans la Résistance

Parmi toutes celles des nôtres qui sont mortes pour notre commun idéal, il en est que la profession et la formation d'esprit avaient déjà apparentées avant l'épreuve, et je veux aujourd'hui vous parler des professeurs que j'ai connus.

C'est une grande et belle tâche que d'enseigner les enfants : il y faut mettre tant de respect et d'humilité, tant d'amour et d'allégresse que cette vocation ressemble de bien près à celle de la mère de famille. La patience que l'on doit exercer envers les élèves distraites ou opposantes, le rayonnement et le don de soi, qui éclairent chaque heure de classe, préparaient, sans doute, dans une certaine mesure, les enseignants aux souffrances qui les attendaient. *On n'enseigne pas ce que l'on veut, on n'enseigne pas ce que l'on sait : on enseigne ce que l'on est, a-t-on coutume de dire. « Ce que l'on est... »* il s'agissait d'en témoigner dans les épreuves quotidiennes. Si je cite aujourd'hui des collègues qui ont su « témoigner », ce n'est pas que je mette cette profession au-dessus des autres : c'est que l'on parle toujours mieux des êtres que l'on connaît et que l'on a aimés.

L'Ecole de Sèvres qui a formé depuis tant d'années l'élite des professeurs féminins, a eu, comme beaucoup d'autres, ses témoins et ses martyrs; dans une plaque à la mémoire des anciennes élèves déportées, l'Ecole a voulu garder le souvenir des meilleures de ses filles, de celles qui ont incarné l'esprit de Résistance des intellectuels, toujours ardents à défendre la liberté de pensée.

Ce fut le cas de Camille Charvet-Kahn, qui mourut à Auschwitz en 1945, après deux ans de geôle, sans avoir jamais renié son idéal socialiste; elle avait toujours gardé, malgré ses soixante-quatre ans, sa jeunesse de cœur, son enthousiasme et son indomptable courage.

Ce fut le cas aussi de Marie Talet, morte à Ravensbrück, en 1944, à l'âge de soixante ans; elle témoigna pour sa religion avec tant de noblesse, tant de dignité dans les plus grandes humiliations physiques, qu'elle fut un exemple et un guide, même pour celles qui ne partageaient pas sa foi. Au paroxysme de la souffrance, elle expliquait : *C'est au prix de tels brisements que le pays se retrempera et méritera des jours meilleurs.* Aux heures de son agonie, elle concluait : *souffrir passe; avoir souffert demeure.*

Marcelle Pardé, ardente et prestigieuse, mourut aussi à Ravensbrück en 1945, après avoir connu l'inhumaine odyssée de la déportation — de Fresnes à Ravensbrück, de Torgau à Ravensbrück encore — magnifiquement énergique et grande chrétienne, elle témoigna jusqu'à la mort de l'idéal dont elle avait vécu.

Et voici la silencieuse, la contemplative Marie Reynoard; belle et fragile, aussi résistante moralement qu'elle était vulnérable physiquement, elle mourut sans parler, on ne sait même pas à quelle date précise. Ses compagnes disaient d'elle : *Elle était si maigre, si fatiguée, si exténuée qu'il faudrait dire non pas : elle est morte, mais : elle a fini de mourir.*

Il y eut Marguerite Flavien-Bufferd, l'indomptable militante communiste « aux traits calmes et réguliers », à l'âme enflammée d'ardeur et de générosité. A trente-deux ans, le 13 juin 1944, elle était ramassée, affreusement brisée, dans la cour du poste militaire de Lyon. Elle avait préféré sacrifier sa vie et se jeter du troisième étage, plutôt que de livrer

le moindre renseignement. *On a eu sa vie, mais on n'a pu voler son âme,* a écrit l'un de ses meilleurs amis. L'opuscule *Hommage à Marguerite Flavien-Bufferd* que ses maîtres, ses collègues, ses élèves, ses amis, lui ont consacré, atteste l'authenticité de son témoignage et le rayonnement de sa personnalité.

Héroïne aussi, Madeleine Michelis qui, à trente et un ans, fut sauvagement assassinée après avoir subi les pires tortures. Sa vitalité, sa dignité morale, sa foi chrétienne, se sont exprimées dans le courage de l'action, comme dans l'héroïsme silencieux de sa mort.

Andrée Dana, dont la générosité et la franchise ont frappé tous ceux qui l'ont connue, a payé de sa vie le fait d'être Israélite. Arrêtée en 1942, à l'âge de vingt-sept ans, elle a disparu à jamais.

Et j'ai gardé pour la fin Claude Virlogeux, parce qu'elle fut mon amie. Si elle avait parlé de moi, en 1944, je ne vous parlerais pas d'elle aujourd'hui. Arrêtée à Riom, le 8 février 1944, avec toute sa famille, elle supporta tous les interrogatoires, tous les supplices, malgré une santé des plus précaires; mieux encore : elle assista, sans dire un mot, aux tortures subies par son fils Jean (qui avait alors seize ans). Sa droiture, son culte de l'honneur et de la vérité, lui avaient fait mettre son idéal au-dessus même de la forme la plus légitime et la plus sacrée de l'amour. Huit jours avant d'être prise, découvrant avec moi et chez moi un mystérieux poste d'écoute, elle me conseillait la prudence et, pour la première fois, montrait son angoisse : « L'étreinte se resserre. Je le sens, et j'ai presque peur. Attention, Gastinel. Vous qui venez de perdre votre frère, pensez à vos vieux parents. Gardez-vous pour eux. » Car Claude Virlogeux a toujours pensé aux autres avant de penser à elle-même. A Ravensbrück, battue au sang pour n'avoir pas couru assez vite, condamnée, presque nue, par un froid terrible de novembre, à décharger une péniche de charbon, elle agonisa huit jours au bloc de punition, couchée sur la terre battue. Elle mourut sans haine, mais avec un douloureux étonnement en son âme d'enfant : *Je n'aurais jamais cru que des hommes puissent être aussi cruels pour d'autres hommes, a-t-elle simplement dit en mourant.*

Voilà un petit fragment du glorieux et terrible palmarès des Universitaires français.

Ces femmes avaient de totales divergences d'opinions : de la militante communiste à la catholique fervente, de l'enfant de riche à la petite boursoière, toute la gamme sociale était représentée; mais l'action fut la même et l'héroïsme semblable. Il y avait entre ces femmes — et parce qu'elles étaient des femmes — des liens profonds et secrets, qui donnent à tous les êtres de qualité une communauté, une parenté indéniables. Les réflexes, les formes du courage restent les mêmes malgré la différence d'idéal; et c'est une des raisons pour lesquelles nous souhaitons si ardemment que survive, sans isolement et sans féminisme sectaire, notre groupement féminin. Nous avons besoin de maintenir nos liens, maintenant que les temps sont devenus moins héroïques et plus difficiles, et qu'il nous faut perpétuer cette soif de servir et ce désintéressement (Paulette Castin).

Denise GASTINEL.

Nous rappelons que la Tribune Libre est une place accordée à chacune d'entre nous pour y faire entendre son opinion personnelle, mais que cette opinion n'engage en rien l'A.D.I.R. ou son Conseil d'administration.

Lorsque la guerre éclata, nombreuses étaient celles d'entre nous qui ignoraient tout des problèmes algériens.

Le drame s'amplifiant, nous avons demandé à notre camarade Germaine Tillion d'écrire, pour *Voix et Visages*, une étude sur l'Algérie. Germaine Tillion, « Kouri », est ethnologue, elle a accompli de longues et difficiles missions dans l'Aurès avant la guerre, vivant seule parmi des populations chaouïas qui n'avaient jamais vu d'Européens auparavant — mais, par contre, de nombreux Esprits! — et qui, raconte-t-elle dans le privé, l'appelaient religieusement « grand-père » bien qu'elle n'eût alors que vingt-cinq ans... Fin 1954, Germaine Tillion, revenant d'une mission dans l'Aurès, rencontra le gouverneur général Soustelle, qui à l'issue de la conversation lui proposa d'organiser les Centres sociaux en Algérie. Je souhaite que le très remarquable travail qu'elle entreprit jusqu'en mars 1955, et qui fut entravé par la politique, puis la guerre, soit un jour connu en détail.

Non seulement sa science étendue, l'étroit contact humain qu'elle avait eu avec les Algériens, le travail efficace qu'elle avait accompli outre-mer, mais encore ses qualités de Française que nous connaissons bien, l'indépendance et la force de son jugement, donnaient à Germaine Tillion l'autorité nécessaire pour nous parler du problème si complexe et si douloureux de l'Algérie.

Nos camarades doivent toutes connaître l'étonnante histoire de la brochure de Germaine Tillion, « L'Algérie en 1957 » (qui fut publiée comme supplément à *Voix et Visages* quand, prise par l'ampleur de son sujet, G. Tillion ne put plus limiter son étude aux dimensions du bulletin. En quelques semaines, trois mille cinq cents exemplaires furent demandés; on en parla tant que l'on nous écrivait du Maroc, d'Algérie, de Tunisie et même d'Istamboul pour nous en réclamer. L'A.D.I.R. ne pouvait fournir les libraires. L'ouvrage fut réédité en huit jours par les Editions de Minuit qui ne cessent de le diffuser. L'intérêt du public pour cette synthèse pleine d'originalité et de profondeur ne faiblit pas; il est certain qu'elle répondait à des questions en suspens, à un besoin.

Au début de son livre, G. Tillion commence par démolir quelques préjugés racistes, quelques opinions superficielles sur l'Islam et s'attaque à notre terrible complexe de supériorité de soi-disant civilisés. Et il nous faut beaucoup de sottise, en effet, rien que pour railler les pittoresques discussions d'un pauvre marchand de tapis arabe, dit « bicot », si nous pensons aux abjects marchandages de notre compatriote Pierre Laval « trois juifs contre un prisonnier », à ceux d'un Himmler « un million de juifs contre 40.000 camions », d'un Quisling, et autres potentats criminels qui ont pu faire régner sur l'Europe l'effrayante régression morale de l'homme blanc. Ensuite, Germaine Tillion analyse avec une lucidité et une objectivité de savant, les méfaits et les bienfaits de la colonisation en Algérie — « mélange détonnant » — et là encore, fait table rase des idées toutes faites, des convictions passionnelles, plus ou moins désintéressées. Le remarquable

travail des médecins (le « toubib » est très aimé en Algérie) (2) a diminué la mortalité infantile, allongé la vie, enravé les épidémies, mais il en est résulté une démographie hallucinante, une population d'autochtones de près de neuf millions (elle était de deux millions en 1930) qui doublera dans vingt ans. La terre, qui peut nourrir bon an, mal an, trois millions d'habitants, ne suffit plus à maintenir un niveau de vie élémentaire qui s'effondre. Et c'est alors la misère, la faim génératrice de révolte et d'une haine d'autant plus grande que les colons, gros ou très petits, ont un niveau de vie européen qui sert de point de comparaison. Phénomène qu'on peut d'ailleurs observer sur les trois quarts du globe, la civilisation planétaire effleure les sociétés archaïques sans provoquer la mutation totale, pourtant indispensable sur le plan humain — pas assez de réformes agraires, pas assez d'industries et de techniciens — et nous assistons à leur « clochardisation », selon l'expression désormais consacrée de Germaine Tillion. Le niveau de vie matériel et spirituel des Européens devient pour les Arabes une tentation, un besoin, entraîne une évolution irréversible. La meilleure critique de la colonisation française, la plus mesurée, la plus juste, l'auteur l'a entendue formuler par un vieillard kabyle : « Vous nous avez emmenés au milieu du gué et vous nous y avez laissés! »

Le lien entre l'Algérie et la France n'est donc pas une fiction, affirme Germaine Tillion. L'indépendance totale, dans l'état actuel de l'Algérie, entraînerait une misère sans précédent. Les quatre cent mille ouvriers algériens qui travaillent en France et nourrissent chacun quatre à cinq personnes en Algérie, perdraient leurs cartes de travailleurs français. Ils se verraient probablement préférer d'autres travailleurs étrangers, plus forts et plus aptes. La métropole emploie sur place plus d'un million de travailleurs. Un saupoudrage d'argent américain, voire soviétique, ne suffirait pas aux investissements nécessaires : il s'agit avant tout d'un problème de salaires et de structure, en même temps que d'évolution rapide. Il s'agit, avant tout, de la part de la France, de la part de l'Algérie aussi, d'un acte de foi.

Pouvons-nous faire traverser le gué aux Algériens? Oui, nous le pouvons, et nous seuls, pense Germaine Tillion qui nous expose, avec la même implacable lucidité, les sacrifices matériels qu'il faudra nous imposer pour cela, en même temps que la renonciation à nos prérogatives d'Européens. Faute de quoi, la situation ne pourra jamais être redressée, les Algériens, comme les métropolitains, perdront une chance humaine immense.

Ce livre n'est pas seulement celui d'une véritable patriote, il est imprégné d'une affection sincère, véritablement fraternelle pour les Musulmans, et beaucoup ne s'y sont pas trompés. C'est un livre de bonne foi. Nos camarades liront en détail ses conclusions qui ont le mérite d'exposer une action immédiate et positive, mais il va de soi qu'un préalable politique se pose, et que cette étude en appelle d'autres. Nous espérons que Germaine Tillion les écrira.

M. Jean Amrouche, écrivain connu, « Algérien de souche », dit-il, fait une

objection spirituelle primordiale aux thèses que Germaine Tillion développe (3). Le poids du colonialisme français, selon lui, a développé chez les Algériens un sentiment national véritablement profond. Ils veulent faire l'expérience de la liberté nationale, peu leur importe la menace économique. C'est qu'ils ne l'ont pas mesurée, répond Germaine Tillion; et il est de fait que, tout récemment, le président de l'Etat indépendant tunisien faisait retentir un appel angoissé à « l'aide économique » du monde occidental...

« ...après leur avoir pris leur pays, et qu'on les y eut exilés dans la privation de tous les droits de l'homme que la France s'enorgueillit d'avoir apportés au monde, on avait promis aux Algériens de leur donner la plus belle, la plus digne, la plus glorieuse patrie du monde pour un Français : la Patrie française... » Oui, nous avons la faiblesse de penser que la Patrie française est belle, qu'elle porte en elle cette « étincelle » de la future « République universelle » dont parlait Victor Hugo, nous croyons qu'elle est enviable d'autant plus volontiers que M. Jean Amrouche, Algérien de souche, habite Paris. Mais il a raison de dire que nous n'avons pas tenu nos promesses.

Nous avons lu plusieurs autres livres abordant le problème algérien.

Dans « La Tragédie algérienne » (4), l'éminent sociologue, Raymond Aron, expose sa thèse, qui est adoptée par plusieurs bons esprits réalistes de la « droite » française. Non seulement en temps de guerre, mais en temps de paix, l'Algérie nous coûte effroyablement cher, beaucoup plus qu'elle ne nous rapporte. Laissons les Algériens se débrouiller tout seuls avec l'indépendance qu'ils revendiquent. Un million de Français de souche habitent là-bas? Trouvons-leur des compensations dans la métropole, et ne faisons plus la guerre pour eux. Car la situation actuelle est sans issue.

« En 1980, au rythme actuel, les non-Musulmans auraient à peine progressé (1,2) et les Musulmans seraient 18 millions... »

« Toutes les déclarations solennelles selon lesquelles la France s'engage à relever le niveau de vie des masses algériennes et à le rapprocher du niveau de vie français sont vides de sens aussi longtemps que les gouvernants du pays ne sont pas résolus ou capables d'imposer les mesures malthusiennes. Là se découvre la première objection majeure au maintien de la souveraineté française en Algérie : la France sera mise en accusation par l'opinion mondiale, si elle impose de telles mesures, le gouvernement algérien sera loué de sa sagesse s'il les prend. »

A cette objection fondamentale, Germaine Tillion a répondu : une mutation sociale complète peut, seule, ralentir cette démographie qui caractérise les pays pauvres et sous-développés. Nous sommes à une époque d'évolution rapide : il s'agit de tenir pendant une génération, peut-être deux.

On se demande, d'autre part, si les pays pourvus d'un certain bien-être et d'un certain équilibre peuvent réellement se replier sur eux-mêmes, à une époque où

(2) Dr Edmond Sergent : *La Médecine française en Algérie* (Institut Pasteur d'Algérie - Alger).

(3) *Témoignage Chrétien* du 8 novembre 1957.

(4) *La Tragédie algérienne*, par Raymond Aron (Pion).

L'ALGÉRIE

les trois quarts de la population du globe ne mangent pas à leur faim...

M. Jacques Soustelle, dont on sent qu'il aime très sincèrement l'Algérie et tous ses habitants, répond avec indignation et une conviction passionnée à M. Raymond Aron dans *« Le drame algérien et la décadence française »* (5). Il est partisan, lui, de l'assimilation totale. Il voit dans la *« morne résignation »* de M. Raymond Aron quelque chose d'analogue à l'esprit de démission qui suivit le désastre militaire de 1940, et qui cabre sa conscience de résistant et de Français. M. Edmond Michelet s'indigne aussi contre toute solution d'abandon, et s'inquiète de la tournure prise par la guerre, *« guerre civile »*, selon lui. Il en fait porter la responsabilité aux *« Sudistes »* d'Alger qui se sont toujours opposés aux réformes qui auraient pu pallier la rébellion (6). Il ne veut pas que l'on compare cette rébellion à la Résistance, et en expose les raisons.

L'assimilation totale des citoyens algériens musulmans aux citoyens français avait, en 1936, recueilli l'adhésion enthousiaste de certains actuels chefs du F.L.N., notamment Ferhat Abbas, mais l'échec du projet Blum-Violette, faible acheminement vers cette égalité des droits entre Musulmans et non-Musulmans, les porta vers d'autres objectifs. Grande occasion perdue faute d'une politique française à larges vues et d'un pouvoir continu et ferme. M. Pierre Stibbe nous rappelle dans son essai *« Le régime de l'Algérie depuis 1834 »* (7), qu'il avait fallu toute l'autorité de Clemenceau, désireux de manifester la reconnaissance de la nation aux anciens combattants musulmans pour obtenir simplement le vote de la réforme municipale de 1919, réforme qui était loin encore d'assimiler les élections municipales algériennes aux élections municipales françaises...

On voit que l'hypothèse politique a toujours pesé lourdement, elle nous ramène à la dernière conférence de presse du général de Gaulle, en juin 1955. On sait le principal point de vue de ce grand chef : l'actuel régime n'est pas apte à assumer l'Etat. Sa prise de position sur la politique à suivre en Afrique du Nord n'était pas moins ferme :

« La politique, quand elle est un art et un service, non point une exploitation, c'est une action pour un idéal à travers des réalités... »

« A cet égard, il y a deux faits auxquels personne ne peut rien. Le premier, c'est la passion nationaliste que l'ébranlement général du monde a presque partout fait flamber et qui se fait sentir, aussi, en Afrique du Nord française. Le second c'est l'affaiblissement qu'a, pour un temps, subi notre puissance et qui influe sur les esprits, là surtout où la France n'était jamais apparue que sous une forme inébranlable. »

« Depuis 1940, il était à prévoir que ces deux faits ne pouvaient manquer d'avoir de graves conséquences en Algérie, en Tunisie et au Maroc. Et, d'autre part, il fallait, sous peine de tout per-

dre, que la France y restât fidèle à sa vocation. De là est né le concept de l'Union française, dont je crois plus que jamais qu'il est conforme à l'opportunité, à la justice, à la tradition. Ce concept, formulé à Brazzaville avait, aussitôt après, commencé d'inspirer une politique dont l'aboutissement devait être l'association avec la France des Etats et des territoires que nous avons ouverts à la civilisation, où nous avons accompli et continuons d'accomplir une œuvre magnifique, et qui, séparés de nous, seraient ou bien la proie du désordre, ou bien les victimes d'une dictature totalitaire. L'association pouvant prendre, suivant les cas, soit la forme d'un lien de nature fédérale entre les Etats, par exemple entre le Maroc ou la Tunisie et la France, soit celle de l'intégration d'un territoire ayant son caractère à lui, par exemple l'Algérie, dans une communauté plus large que la France, avec toute la participation politique et administrative à fournir par les Algériens et qu'une telle intégration comporte, du moment qu'elle est sincère. »

Le général de Gaulle énumère ensuite les mesures qu'il prit dès 1944, dont *« le moins qu'on puisse dire, c'est qu'une base de départ politique et psychologique avait été établie pour marcher vers l'association »*, tandis que la France pouvait voir *« l'inoubliable participation des Algériens, des Tunisiens, des Marocains, à son redressement militaire en Tunisie et en Italie, puis aux combats de sa libération »*...

Nous ne savons pas ce que pense aujourd'hui le général de Gaulle d'une situation qu'il ne s'étonne certainement pas de voir empirer.

Le livre d'un marxiste, M. Marcel Egretaud, *« Réalités de la nation algérienne »* (8) nous apporte des données sur la formation historique du sentiment national algérien avant et pendant la domination française. Les méfaits passés et actuels du colonialisme y sont dénoncés à l'aide de documents précis. La peinture est poussée au noir, cependant, afin d'argumenter en faveur de l'indépendance. On s'étonne qu'un dialecticien matérialiste fasse une critique unilatérale du colonialisme; elle semble faible à côté de l'étude de M. Marrou, *« Colonisation et décolonisation »* (7). Il serait trop facile et il n'est pas exact de la décrire comme un simple épisode de l'histoire du capitalisme.

M. Marcel Egretaud pense que l'indépendance de l'Algérie est une *« chance nouvelle donnée à la France »*. Sur quelles possibilités financières et techniques, sur quelle base d'échanges repose cette *« chance »*, il ne le précise pas. L'auteur ne nous parle pas du colonel Nasser, de sa *« Philosophie de la Révolution »*, véritable *Mein Kampf*, de ses projets ambitieux. Ainsi des gens très pacifistes dans leur cœur se refusaient à voir, avant la guerre, l'ascension de Hitler.

La colonisation disparaît, forme archaïque, sans doute, d'interpénétration des civilisations. Elle est remplacée par la *« satellisation »*, forme de domination et d'évolution qui varie selon les continents; mais quand elle s'appuie sur le régime concentrationnaire, les *« colonisés »* n'ont rien à envier aux *« satellisés »*.

L'été dernier, la C.I.C.R.C., à la demande de plusieurs organisations françaises d'anciens déportés, envoya une délégation d'enquête en Algérie, avec l'accord du gouvernement. La délégation, composée d'un Belge, d'un Hollandais et d'une Norvégienne, a déclaré notamment dans ses conclusions :

« La délégation n'avait pas à rechercher si, en Algérie, existaient tous les critères d'un système concentrationnaire (arrestation arbitraire sans possibilité de défense, travail forcé de masse au bénéfice de l'Etat et ce, dans un climat de déshumanisation) dont l'existence n'est pas alléguée. Mais elle avait à rechercher si, en égard aux conditions d'arrestation et de détention, le danger existait qu'un système présentant certains caractères du régime concentrationnaire pût s'y développer. »

Il faut lire les conclusions de la délégation dans le numéro d'août-septembre de la revue *Saturne*, et l'article de M. Louis Martin-Chauffier, *« L'exigence de vérité »*. *« La commission, écrit-il, a acquis les preuves formelles que, dans nombre de cas, les interrogatoires de personnes appréhendées au cours de rafles, s'accompagnaient de sévices et même de véritables tortures. Des internés examinés par elle en portaient encore les marques visibles. De nombreux témoignages de victimes, d'avocats, de témoins ont complété ces preuves formelles... »*

M. Martin-Chauffier constate que malgré l'approbation toute personnelle d'un *« igame »*, l'usage de la torture n'est ni systématique, ni recommandé ni même autorisé par les pouvoirs.

Oui, mais qu'il puisse s'exercer, c'est déjà trop pour nous.

La conscience française, qui ne sera jamais trop exigeante, si elle veut être digne de son destin, s'est, en outre, inquiétée des abus et des exactions dont se seraient rendus coupables certains éléments de l'armée.

La guerre, en elle-même, est terrible et seuls peuvent en parler ceux qui la font. Le colonel Barberot, compagnon de la Libération, a servi huit mois en Algérie, sous les ordres du général de Bollardière. Démobilisé, il a publié un livre intitulé : *« Malaventure en Algérie avec le général Paris de Bollardière »* (9). Grand résistant, magnifique soldat, le général de Bollardière s'est toujours montré humain, imprégné d'idéal français, et, dans le maquis, exigeait que les prisonniers allemands fussent traités comme des hommes. Le colonel Barberot, sous son commandement, essaya de créer, dans son secteur, des commandos de pacification qui protégeraient les populations terrorisées, les rassureraient par leur attitude sans reproche, travailleraient aux communications, ouvriraient même, le cas échéant, des écoles. *« Les hommes ont besoin de comprendre pour bien faire ce qu'ils font. »* Pendant plusieurs mois, il accomplit ce travail tant bien que mal, avec une perte d'hommes minime. Mais le voulant mieux organiser, il se heurta à la carence des autorités, donc du système.

Le général de Bollardière voulait être irréprochable et efficace : il ne le pouvait pas. Ayant mûrement réfléchi *« que sa carrière militaire avait été, depuis dix-*

(5) Un volume, Plon.

(6) Contre la guerre civile, par E. Michelet (Plon).

(7) La question algérienne, par J. Dresch, C.-A. Julien, H. Marrou, A. Sauvy, P. Stibbe. (Editions de Minuit.)

(8) Editions sociales.

(9) Plon, éditeur.

La Terre est-elle habitable ?

PAR MICHELINE MAUREL

Prix des Critiques 1957

Des nomades, traversant le désert d'Arabie, ont aperçu les traces d'un atterrissage et trouvé, sur le sable, des documents écrits dans une langue inconnue.

Ces documents ont été confiés aux traducteurs des organisations internationales qui, grâce à leurs méthodes scientifiques de divination, ont réussi à en interpréter une partie.

Nous leur avons subtilisé des pages de brouillon non corrigées, non révisées, pour lesquelles ils déclineront toute responsabilité, afin de soumettre ce texte troublant aux lecteurs et lectrices de Voix et Visages !...

M. M.

Les équipes chargées de repérer aux environs du Soleil quelques planètes susceptibles de servir d'escaliers à nos astronefs de tourisme ont rendu compte de leur mission. La planète appelée Terre a fait l'objet d'un rapport détaillé. Comme plusieurs observateurs l'avaient déjà signalé, il existe sur la Terre des êtres dont la constitution est semblable à la nôtre. Il convient toutefois de faire à ce sujet deux réserves importantes : 1) ces êtres sont très disséminés : les 7/8 de la surface terrestre sont couverts d'eau, de glace, de déserts de sable, de forêts vierges, de montagnes inhabitées et inhabitables ; 2) ces êtres sont très primitifs et n'ont pas dépassé l'Age de la Bazarre.

Ceux de nos enquêteurs qui ont réussi à s'introduire chez les Terriens et à vivre parmi eux quelque temps, ont fait de ce séjour des récits effrayants. Les Terriens mangent les animaux. Ils les élèvent dans des enclos, les engraisent, les tuent, les débitent en morceaux et les dévorent. En certains cas, ils les engraisent avec les déchets de leur maison et ensuite, ils les dévorent ! On a même observé à certains moments des enclos où les Terriens élevaient d'autres Terriens. Toutefois, ils ne les engraisaient point. Ils tannaient leur peau, ils les faisaient travailler, souffrir et mourir cruellement.

Après quoi, ils les brûlaient et utilisaient leurs cendres comme engrais. Etant donné que les engrais ne manquent point sur la Terre, la raison de ces pratiques est inconnue.

Ces dernières années, quelques Terriens s'évertuent à projeter autour de la Terre des objets dont certains retombent et d'autres non. Aucun ne sort de l'orbite terrestre. Mais les Terriens prennent grand plaisir à ce jeu. Et, de même que les bébés terriens, en soufflant dans une paille préalablement plongée dans un liquide moussieux, produisent des bulles et les regardent flotter autour d'eux, de même leurs aînés suivent de l'œil avec étonnement, ces engins qu'ils ont eux-mêmes forgés. Il leur arrive, en outre, d'y enfermer un animal, voire un Terrien comme eux, qu'ils regardent tourner autour de leur planète. Dans l'esprit des Terriens, est-ce vraiment un jeu, une pratique religieuse ou une nouvelle forme de torture ? Nos enquêteurs n'ont pu approfondir ce point.

D'ailleurs, il est sans doute exagéré de parler de « l'esprit » des Terriens, et il serait vain de chercher à connaître les

mobiles de créatures aussi barbares. D'après nos enquêteurs, certaines tribus sont encore si arriérées que les jeunes gens y sont obligatoirement enlevés à leurs études et à leur famille pendant un long espace de temps, pour être enfermés dans des maisons d'initiation, où les anciens leur apprennent l'art de tuer leur prochain. Ils sortent de ces maisons la tête carrée et l'esprit *ad hoc*, tout prêts à massacrer les tribus voisines si le chef de leur propre tribu en a décidé ainsi.

Parfois même, ces jeunes gens sont emmenés de force sur les points de la planète où se livrent des combats. On les oblige alors, sous peine de prison ou de mort, à poursuivre et à tuer certains de leurs congénères. Les autres Terriens, dans l'ensemble, n'en paraissent pas choqués, et nos enquêteurs ont été fort surpris de voir de jeunes Terriens, apparemment normaux, obéir sans se révolter à des ordres aussi effroyables.

Mais, manifestement, les Terriens ne pratiquent pas l'indépendance. Si parfois les très jeunes Terriens manifestent quelques velléités d'indépendance, les anciens les battent et les menacent. Ils les menacent du loup, du gendarme, du serpent de mer, du rideau de fer... Ce dernier mythe paraît d'origine récente. Il s'agirait en réalité d'une de ces lignes fictives, qui, passant par les pôles, partagent la Terre en deux moitiés. Nos enquêteurs ont recherché, entre les peuples qui habitent de part et d'autre de cette ligne, des différences morphologiques susceptibles de justifier le mythe. Ils ont démontré que le pourcentage des yeux bridés est nettement plus élevé d'un côté que de l'autre. Mais des deux côtés de la ligne, tous les Terriens naissent de la même façon, tous procèdent à l'amour selon la même technique (malgré d'infimes variantes dans le *planning-stage* et l'*assessment*) et tous finissent par mourir. Le pourcentage des êtres bienveillants est le même des deux côtés ; la proportion des imbéciles est partout constante ; et les Terriens pris à part ont tous un égal désir de vivre dans l'harmonie. Par malheur, ils vont en troupe et sont obéissants.

Les Terriens se proclament libres, mais sont en fait soumis au travail forcé. Des deux côtés de la ligne, on observe le même phénomène douloureux : la majorité des Terriens, hommes et femmes, travaillent tous les jours, toute la journée. Les méthodes appliquées par les chefs de tribu pour obtenir ce résultat sont très diverses. Dans certaines tribus, c'est la menace. Dans d'autres, l'émulation. Dans d'autres, la méthode consiste à proclamer indispensables au bonheur les objets coûteux, que seul un travail acharné permet d'acquérir. Dans d'autres enfin, c'est la religion qui fait tout. (Il convient toutefois de noter à ce propos que, parmi les nombreuses religions de la Terre, on n'en trouve pas une où le Paradis soit représenté comme un lieu où l'on travaille, ce qui tend à prouver que le goût du travail n'est pas inné chez le Terrien.) Mais enfin, si les procédés sont variés, le résultat est partout le même.

Et d'après nos enquêteurs, le spectacle des hordes Terriennes rampant dès l'aube vers leur travail, dans le vent, la neige

et la glace est un des plus tristes qui soient.

Les rares Terriens qui tentent de se soustraire à la loi commune sont condamnés à une mort rapide, due à la faim, au froid et à la cruauté de leurs congénères, qui leur refusent le pain et le vêtement et qui leur enlèvent même la lumière, dès qu'ils ne peuvent plus présenter, sous forme de bons ou jetons de métal, le témoignage de leur travail. Les Terriens, en effet, ne reconnaissent pas à leurs semblables le droit de vivre.

Dans ces conditions, il est bien évident que tous nos projets de colonies de vacances, de station-relai, ou même de simples postes de secours, à installer sur la Terre, doivent être abandonnés.

Toutefois, cet abandon ne sera pas absolu. Peut-être même ne sera-t-il que provisoire. Dans une de ces tristes régions pré-arctiques, où la saison des pluies et la saison des neiges alternent inlassablement (1), nos enquêteurs ont observé la formation d'un groupe social qui n'est pas une tribu et qui, par son activité, ou du moins par ses intentions, tranche les tribus. Les Terriens qui composent ce groupe viennent de tous les points de la planète et se sont réunis là pour des motifs divers, les uns poussés par le désir de faire cesser enfin les massacres et barbaries dont ils avaient trop souffert, les autres attirés par l'appât d'avantages mal définis. (Beaucoup, en effet, semblent attacher une importance extrême aux liasses de petits papiers rectangulaires qui leur sont remis à chaque changement de lune et qu'ils dissimulent aussitôt dans les plis de leurs vêtements. Mais ce goût, à vrai dire, est assez répandu sur la Terre.) Quoi qu'il en soit, tous travaillent à organiser la Terre pour la rendre plus habitable et pour donner à tous les Terriens le calme, la santé du corps, la santé de l'esprit et même, éventuellement, le bonheur.

Nos enquêteurs n'ont pas caché leur émotion de trouver là, près des glaciers, sous ce couvercle de nuages, un embryon d'esprit planétaire, si faible encore, et si menacé, mais enfin réel...

Nous continuerons donc à suivre de près les efforts de ce groupe de sages. Peut-être un jour, grâce à lui, pourrions-nous camper sur la Terre aussi tranquillement que sur une autre planète. Mais en attendant et jusqu'à nouvel avis, la Terre restera signalée sur nos cartes routières comme inculte, dangereuse et déconseillée.

Micheline MAUREL.

(1) D'après une communication personnelle de l'auteur, il s'agirait de Genève.

RÉD.

NOUVELLE

Le Prix Pelman de la Presse a été décerné à notre fidèle ami, M. Rémy Roure, membre des Amis de l'A.D.I.R.

L'ALGÉRIE

huit ans, jalonnée par les plus grands désastres de notre histoire, et qu'on recommençait, en pire, les erreurs qui nous avaient amenés tout droit à ces catastrophes... il donna publiquement sa caution à un journaliste, M. Servan-Schreiber, qui avait servi sous ses ordres et avait publié un témoignage « Lieutenant en Algérie » en ces termes :

« Je pense qu'il était hautement souhaitable qu'après avoir vécu notre action et partagé nos efforts, vous fussiez votre métier de journaliste en soulignant à l'opinion publique les aspects dramatiques de la guerre révolutionnaire à laquelle nous faisons face, et l'effroyable danger qu'il y aurait pour nous à perdre de vue, sous le prétexte fallacieux de l'efficacité immédiate, les valeurs morales qui, seules, ont fait jusqu'à maintenant la grandeur de notre civilisation et de notre armée. »

Le général de Bollardié fut mis à pied, mais il l'avait prévu et cela lui importait peu. On peut bien penser que, pour ce militaire de carrière et de tradition, le drame fut d'accomplir un acte d'indiscipline.

L'armée, certes, peut maintenir l'ordre, protéger les civils et, si elle est bien conduite, pacifier. Mais que peut l'armée contre la misère et la révolte qu'elle engendre perpétuellement ? Misère dans les campagnes, misère dans les bidonvilles, misère générale.

Le grand cœur de Victor Hugo s'était ému des peines dont souffrait déjà l'Algérie dans son temps :

« Là tout un peuple râle et demande à manger.
Famine dans Oran, famine dans Alger.
— Voilà ce que nous fait cette France
Disent-ils. Ni maïs, ni pain. Ils broutent
Et l'Arabe devient épouvantable et fou. »

Manger, voler des figues, voler du pain, manger, tuer, voler, telle est l'obsession des petits enfants arabes qui s'exprime dans leurs touchants devoirs d'écoliers ; et nous, anciennes déportées, nous savons ce que cela veut dire : avoir faim. Cette misère a fini par se concentrer sur un seul espoir : l'indépendance. Cette guerre n'est pas une simple guerre civile : nous ne nous battons pas contre les « Sudistes », ni contre des citoyens français égaux en droit. C'est une révolte du prolétariat algérien misérable et désespéré. Et la guerre ne fait qu'aggraver cette misère.

Voilà pourquoi la majorité des Français souhait qu'une politique efficace vienne mettre fin à cette guerre où tombent quotidiennement nos fils. Quelle politique ? L'écrasement de la révolte, la victoire des armes ? Elle n'arrêtera pas le courant révolutionnaire, la poussée du nationalisme. « Négociations », affirme M. Bugeaud, ancien prisonnier de guerre, dans un très intéressant débat libre organisé par les P.G., où des opinions contradictoires, souvent non-conformistes dans la réflexion, s'expriment avec un sérieux et une dignité qui sont un exemple. Les anciens prisonniers de guerre, victimes de la faiblesse d'un régime, sont à l'heure actuelle plus d'un million d'hommes dans la pleine maturité de l'âge, et leur opinion compte. « Négociation sans intervention étrangère, négociation comme cela s'est toujours fait dans l'histoire avec ceux contre

qui on se bat », précise M. Bugeaud. Il ne faut pas se dissimuler qu'une grande partie du peuple algérien a transféré son amour et son espoir sur le F.L.N. malgré ses actes aveugles de terrorisme, malgré ses atrocités, et que négocié avec lui, c'est parler au peuple algérien. On ne peut lui demander un acte de foi à l'aide de mitrailleuses.

« Ce que j'appelle vertu dans la république, écrit Montesquieu, est l'amour de la patrie, c'est-à-dire l'amour de l'égalité. Ce n'est point une vertu morale, ni une vertu chrétienne, c'est la vertu politique. » A cette vertu politique, nous en ajouterons une autre : l'honnêteté. Le peuple français exige qu'on lui dise la vérité, qu'on ne lui cache pas la sévérité de l'opinion internationale à notre endroit, la gravité d'une situation. Le peuple algérien est plus instinctif, et par là-même ne peut pas davantage être trompé. Oui, les Algériens ont besoin de la France pour exister, oui leur indépendance économique est un leurre, mais aucun Algérien ne croit que la France se bat pour faire son bien malgré lui. Peut-être faut-il savoir dire à ce peuple humilié que s'il a besoin de nous, nous aussi, nous avons besoin de lui. L'Algérie a été la plateforme de notre libération nationale, et les musulmans ont combattu à nos côtés. La France, grâce à l'Algérie, peut devenir une grande figure d'équilibre et de paix dans un monde qu'on prétend partagé en deux forces. Elle peut œuvrer avec elle dans ce vaste plan de « Défense

et Restauration des Hommes » esquissé par G. Tillion, elle peut l'acheminer vers cette civilisation universelle à laquelle nos pères croyaient assez fortement pour aller jusqu'au sacrifice de leur vie, et qui demeure l'objectif de tout homme évolué. Car l'Algérie ouvre la porte sur l'Europe à toute l'Afrique, et elle nous mène au cœur du désert. Il y a mieux que la haine et la destruction pour déjouer les dessous sordides de la politique, et la majorité des Français souhaite que tout l'argent qui est dépensé dans la guerre soit consacré aux conditions de travail des musulmans, à l'éducation de leurs enfants, à la formation de leurs élites et de leurs techniciens, à leur bonheur.

Pourquoi nous sommes-nous décidés, aujourd'hui, à aborder le terrain brûlant de la question algérienne ?

Parce que le passé vit en nous pour susciter le présent. Parce que, dans les lettres que la plupart des fusillés ont écrites, sous l'occupation, avant de marcher à la mort, lettres sans haine ni agressivité, très simples souvent, toutes nobles, lettres qu'on ne peut lire sans que le cœur se brise et qui devraient faire partie des lectures destinées aux écoliers » si nous étions fiers de notre histoire et de nos héros, s'exprime ce vœu : que leur sacrifice contribue à supprimer la misère, l'injustice et la guerre, et que la France soit grande dans cette tâche.

Anne FERNIER.

L'Esprit Français et la Guerre

Le couteau vaut peu contre l'esprit...

Michel DE L'HOSPITAL.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je saurais volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prérogative, ou, au rebours, pour témoignage de notre imbécillité et imperfection...

MONTAIGNE.

C'est une chose étrange de voir les hommes, au gouvernement des bêtes brutes, user de modération et de patience, et au régime de leurs semblables, qui ont une âme raisonnable et sont persuasibles, ne se vouloir aider que de cruauté.

LA NOUE.

Bergers, bergers ! Le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort...

LA FONTAINE.

Petits hommes, hauts de six pieds... n'entendrais-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous ? Le monde ne se divise-t-il plus qu'en régiments et en compagnies ? Tout est-il devenu bataillon ou escadron ?

LA BRUYÈRE.

Quoi, vous avez de l'argent pour envoyer tuer vos cent mille hommes et vous n'en avez pas pour faire vivre dix mille ?

VOLTAIRE.

Mais ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, c'est que la guerre me semble la recette la plus sordide et la plus hypocrite pour égaliser les humains...

Jean GIRAUDOUX.

Le numéro 62 de Voix et Visages sera consacré à « L'héritage spirituel de la Résistance ». Nous demandons à toutes nos camarades de participer à la confection de ce numéro.

Opération "Evasion" au printemps de 1943

par Anne-Marie Bauer

Dans ce récit authentique et passionnant, l'habileté et le courage de deux jeunes éclaireurs unionistes qui permirent l'évasion d'un condamné à mort, peuvent être rapprochés de la sagacité dont fit preuve un petit scout aux États-Unis, en signalant à la police un passant à l'allure insolite, qui n'était autre que le célèbre espion nazi, Erich Gimpel. Lorsque, plusieurs mois plus tard, Gimpel fut arrêté, on se souvint de la déposition du jeune scout (que le commissaire n'avait pas prise au sérieux), et on le convoqua au procès où il donna des renseignements très précis.

Printemps 42 : Gédéon (alias Kim W.), notre meilleur opérateur-radio à l'époque, est repéré par les voitures radio-gonio allemandes, cerné à Caluire (Rhône) et conduit à la prison de Saint-Paul.

Avant de détruire papiers et quartz, il a pris le temps de prévenir Londres.

Printemps 43 : les parachutages de Saint-Privat (Corrèze) sont organisés, l'équipe de Montluçon continue à travailler, malgré certaines arrestations. Dans l'Allier, dans le Puy-de-Dôme, et même en Savoie, de nouveaux terrains ont été acceptés par la R.A.F. Fred, l'agent opérations, avec lequel je travaille depuis plus d'un an, va me laisser en zone sud et partir avec sa femme pour Paris, puis pour Londres. Non sans quelques hésitations, il me confie l'évasion de Gédéon, en me recommandant d'organiser l'opération, mais de la faire exécuter par d'autres.

Grâce au courage et au dévouement de Mme Edmé, de Caluire (1), chez qui habitait notre radio lors de son arrestation, je savais que Gédéon avait été transféré à Castres, dans une prison qui dépendait encore de la police française.

Castres n'est pas très loin de Toulouse où j'avais travaillé comme ambulancière et conservé quelques camarades sur lesquelles je pouvais compter. C'est ainsi que, sans aucune perte de temps, me fut donné le plus sûr des logements : la chambre de mes amies Combette et Lafleur à l'hôpital Purpan — occupé par les Allemands — et où les ambulancières continuaient à habiter.

A Toulouse, je retrouvai également Nérac et Chevalier (Pierre Hervé) qui travaillaient tous deux à « Libération ». Ils avaient provisoirement quitté le Rhône pour la Haute-Garonne et le Tarn où s'organisaient un maquis. Ils devaient me fournir des contacts infiniment utiles.

Par ailleurs, quelques semaines auparavant, la rencontre, due au hasard, à Lyon, d'un commissaire des éclaireurs unionistes, m'avait fourni un nom et une adresse que je m'étais, tant bien que mal, mis dans la tête.

Je ne restai pas longtemps à Toulouse sans prendre le train pour Castres : ce fut le début d'innombrables allées et venues.

Mon premier voyage me permit de repérer l'emplacement de la prison. J'en profitai également pour prendre contact avec l'inconnu dont on m'avait donné le nom et l'adresse.

J'avais l'habitude des premiers contacts. Ils avaient même représenté une partie importante de mon travail. Si agréables

qu'ils fussent généralement (2), il n'y en avait pas moins un instant d'inquiétude entre le moment où l'on attendait un visage inconnu et celui où l'on quittait un ami — oui, presque un ami — de par l'entente secrète qui désormais nous liait.

Je ne me rappelle ni la maison, ni le couloir, ni la rue qui m'amènèrent chez M. Cannonge. En tout cas, je tombai sur un homme loyal, accueillant et bon, que ses idées pacifistes éloignaient de la Résistance, mais qui était tout prêt à m'aider, puisqu'il s'agissait de sauver un homme.

Gédéon et moi lui devons beaucoup.

Dès ce jour-là, il me conduisit chez certains de ses amis susceptibles de cacher Gédéon dans Castres, au cas où les sorties de la ville seraient surveillées. Il m'amena, entre autres, chez une gentille demoiselle tuberculeuse dont la maison offrait plusieurs issues. Elle était de ces gens d'aspect fragile, toujours prêts à aider sans jamais se donner d'importance et dont l'ardeur cachée ne se révèle



CLICHÉ CHARLES EGERMEIER

qu'en de pareilles occasions. Je ne sais même plus son nom. Elle fait partie, elle aussi, de ces innombrables « ignorés » de la Résistance, envers lesquels les chefs et leurs collaborateurs directs gardent une dette non payée.

Raconter tout au long la préparation de cette évasion serait fastidieux : il fallait être minutieux et prévoir chaque détail de l'opération. Que de fois j'ai fait l'admirable trajet qui conduit de Toulouse à Castres ! Que de fois aussi j'ai dû retourner à Lyon (notamment pour avoir de l'argent qui me fut donné, et des armes que je n'obtins pas, car il fallait aller les déterrer hors Lyon, et j'étais pressée par le temps.)

Entre Castres et Toulouse, une petite ville : Saint-Sulpice sur Tarn. Nérac et Chevalier m'y avaient donné un précieux appui, celui du maire, homme courageux et dévoué à la Résistance. Ce dernier me fournit, à son tour, un rendez-vous absolument inespéré avec un jeune Lorrain réfugié dans sa commune et qui travaillait à Castres comme gardien de prison. C'était un vrai Lorrain, un patriote. Il avait du courage et des idées. Il nous fut

possible de combiner immédiatement un plan sur les données précises qu'il m'apportait.

1° Il pouvait aisément ouvrir la cellule du prisonnier et l'amener dans la cour de la prison.

2° Cette cour était protégée par un mur de cinq ou six mètres, donnant sur un petit jardin ombragé situé sous les fenêtres de la gendarmerie et du palais de justice. Une grande avenue passait en contre-bas du jardin dont elle était séparée par un mur nettement moins haut que moi, donc facile à franchir.

Le seul problème était le grand mur. On ne pouvait l'escalader qu'avec l'aide d'une corde.

C'est ici que M. Cannonge me rendit un second service. Il était chef éclaireur et sa troupe possédait une corde de montagne. Sans hésiter, il me donna cet objet introuvable en 1943 dans une boutique(3). J'y adaptai ensuite un cordon de soie long et solide, auquel j'attachai un sac de sable préparé pour moi par la femme du maire de Saint-Sulpice, non moins dévouée et gentille que son mari.

Il ne me restait plus qu'à obtenir de Siff (l'ancien agent opération pour Combat), la promesse que le jeune gardien partirait pour Londres avec son prisonnier. Un dernier voyage à Lyon régla la question. J'en profitai pour ramener une fausse carte, avec une vraie photo, arrivée de Londres par parachutage, qui attribuait au prisonnier une nouvelle identité. Je ramena en même temps de fausses cartes provenant du même parachutage, et les donnai, je crois, à Mme Chevalier (Annie Hervé) pour les gars du maquis.

Tout était prêt. Il ne me restait plus qu'à m'entendre avec Joly, chef du groupe franc qui devait se charger de l'opération. Conformément aux ordres reçus, je ne devais pas y participer. J'ai été très disciplinée pendant la guerre et m'en suis mordu les doigts plus d'une fois.

L'évasion ne pouvait avoir lieu que la nuit. Il fut convenu que Joly (avec hommes, armes et auto) viendrait me prendre dans un café situé non loin de la sortie de Toulouse et que nous irions ensemble à Castres où je lui remettrais la corde et les dernières instructions.

Le premier soir, Claudine (alias Kim I, alias moi) arrive au rendez-vous cinq ou dix minutes avant l'heure. Le café où elle attend n'est pas désagréable, les sièges de cuir y sont confortables, le garçon est gai. Mais que le temps y est long !

Les motifs d'inquiétude me pressent : le gardien a-t-il réussi à mettre du somnifère dans la soupe de ses collègues ? Ces derniers ne se sont-ils aperçus de rien ?

Les secondes passent. Elles finissent par faire des minutes qui s'additionnent elles aussi.

J'essaie de me raisonner. Tout le monde n'est pas aussi exact que moi, Joly ne va pas tarder à se montrer.

L'aiguille qui se déplace sur le grand carré blanc de l'horloge a largement dépassé l'heure du rendez-vous. J'ai peur, atrocement peur. Je me sens responsable de toute l'affaire : si Gédéon et le gardien qui ont mis leur confiance en moi se faisaient prendre... C'est impensable.

(3) A mon retour de captivité, un des liquidateurs du réseau trouva le prix des cordes de montagne trop élevé ! Je me fis un devoir d'en acheter une, quand même, à mes frais, et la donnai à M. Cannonge.

(1) Elle devait un peu plus tard me donner quelques renseignements précieux sur l'arrestation de Jean Moulin.

(2) Je ne fus guère déçue que trois ou quatre fois, comme par cet important fonctionnaire de la police lyonnaise, qui refusa d'intervenir pour sauver des camarades de Savoie.

Opération Evasion

Joly s'était-il fait arrêter, au cours de quelque opération ? Arrêté, avec auto, armes et hommes ?

Non. Il finit par arriver et me demanda le plus tranquillement du monde de remettre l'évasion d'un jour ou deux. Dès le lendemain, je reprenais le train pour Castres. Avec quel soulagement je retrouvai le gardien à l'heure de nos rendez-vous habituels. Oui, il avait mis du somnifère dans la soupe de ses collègues. Mais personne n'avait rien remarqué.

Comme moi, le jeune Lorrain avait perdu confiance en Joly. Je décidai avec lui que l'opération aurait lieu le lendemain dans la nuit, avec ou sans le groupe franc.

Cette fois, c'est à Castres et non à Toulouse que je fixai mon rendez-vous avec Joly, et assez tôt pour avoir largement le temps de me retourner. Seulement j'étais bien incapable de lancer un sac de sable haut et loin.

M. Cannonge m'aida une fois encore. Il me présenta deux de ses éclaireurs. Quel âge pouvaient-ils avoir ? Quinze ans, sans doute, le plus jeune. Quant à l'autre, il devait s'engager plus tard dans l'armée Delattre de Tassigny : il n'avait donc pas loin de dix-huit ans. Je m'intéressai d'ailleurs fort peu à leur âge mais beaucoup à leurs aptitudes. L'aîné était, dans la troupe, grand spécialiste de lancer de corde. Tous deux avaient, en outre, une ardeur silencieuse (que je préférais à un enthousiasme bruyant), un regard droit et de la simplicité.

Une expérience déjà vieille (un an, c'est long, surtout lorsque, si modestes fussent-elles parfois, il y a presque autant de missions que de jours, sans compter les nuits en chemin de fer) cette expérience m'avait montré que l'on pouvait compter sur des jeunes, à condition qu'ils ne fussent pas vaniteux — ou sur des simples ayant conservé leur fraîcheur d'âme. Oui, on pouvait compter sur eux, infiniment plus que sur certains hommes trop vite pourvus de gloire, qui en viennent à traiter de haut les missions qu'on leur confie, parce qu'ils tirent leur fierté d'un passé embelli de titres et de mots.

Je passai la fin de la journée à Castres, revis la gentille dame tuberculeuse dont l'aisance devenait indispensable si Joly nous faisait encore faux bond : il n'était naturellement pas question pour le prisonnier de prendre le train.

Le soir, puis la nuit ramenèrent l'attente, mais une attente sans anxiété : cette fois-ci je ne dépendais plus que de moi, et j'allais courir les mêmes risques que les autres : j'étais persuadée que le groupe franc ne viendrait pas. (Cette nuit-là, il y eut, me dit-on, des barrages avec fouille de voitures à la sortie de Toulouse.)

Je patientai cependant, jusqu'à ce que l'heure du rendez-vous fût largement dépassée, avant de me rendre chez M. Cannonge.

Les deux jeunes éclaireurs unionistes s'y trouvaient déjà.

J'ai calculé le temps assez largement. Nous parlons, j'indique à chacun le rôle qu'il doit jouer. L'heure arrive. Un quelconque « allons-y » sort de ma bouche. M. Cannonge nous ouvre la porte, je le remercie encore, (je ne devais plus le revoir avant 45 ou 46) et nous sortons, les deux garçons, la corde et moi.

Nous ne sommes pas armés, c'est aussi bien. Nous marchons tranquillement. La

corde n'est pas difficile à dissimuler, les rues sont presque désertes. On entend au loin une bande de jeunes gens. Tant mieux, notre présence en est d'autant moins insolite. Nous continuons. Nous sommes maintenant dans la grande avenue qui passe en contre-bas du petit jardin.

La bande de jeunes gens s'est éloignée. Silence. Nous nous arrêtons devant le petit mur.

— Dissimulez-vous dans l'ombre et donnez l'alarme s'il y a lieu.

Le petit éclaireur sait ce qu'il doit faire. De nouvelles explications sont inutiles. Le ciel est clair, mais les arbres du jardin font une ombre passablement noire.

Le grand éclaireur et moi escaladons le petit mur (où l'alpinisme peut quelquefois être utile) et sautons sur l'espace de terre-plein qui forme le sol du jardin. Des arbres ajoutent leur ombre à la nuit et nous protègent contre les indiscrettes fenêtres de la gendarmerie et du Palais de justice.

Quelques pas nous mettent devant le grand mur. Les arbres ne vont pas jusqu'à lui : il est en plein sous le ciel, et la nuit est claire.

Le grand éclaireur est près de moi, attendant que je lui fasse signe. Le mur me paraît haut, quand je songe au sac qui doit passer par-dessus en entraînant corde et cordon. Les deux hommes, de l'autre côté, doivent commencer à nous attendre. Mais sont-ils là ?

A nous d'indiquer, en premier, notre présence. L'éclaireur est tourné vers moi. Un signe. Une pierre part et franchit le mur. Puis il prend le sac de sable, enroule soigneusement le cordon dont il garde en main le dernier bout qui lui donnera de l'élan.

Nouveau signe. Le cordon se déroule, violemment entraîné par un sac dense à souhait, qui décrit une trajectoire bien dessinée. La corde a suivi le cordon. Elle s'élève un peu. Bruit mat. Arrêt.

Puis, tout à coup, le sac se remet en mouvement : je respire. De l'autre côté, quelqu'un tire. « Ils » sont là ! Je me rappelle avoir eu, à ce moment-là, un accès de fou-rire irrésistible, tant me paraissait comique la situation romanesque dans laquelle nous nous trouvions. Il ne dura pas, inutile de le dire ; je ne sais même pas si mon compagnon s'en aperçut.

Le cordon monte, il glisse bien, mais j'appréhende le passage du second nœud qui le relie à la corde. Une secousse. Il est passé. Bientôt trois secousses régulières nous annoncent que le prisonnier va commencer à grimper. Nous nous cramponnons à la corde. Elle se tend.

Ensuite on entend des souliers déraiper sur le mur. L'homme doit commencer à s'élever, mais il peine. Brusquement, le crissement augmente, la corde se détend. Le prisonnier l'a lâchée.

Nouvel essai. De nouveau le gratterment des souliers sur le mur. Mais le prisonnier s'épuise vite. Néanmoins il recommence. Et cela dure, dure, et le bruit des souliers contre le mur me paraît aller en augmentant.

Je connais la volonté du prisonnier. S'il retombe, c'est que ses muscles ne lui permettent plus un effort intense et prolongé. Une fois, ses mains atteignent le haut du mur, on l'entend haleter très fort, il se cramponne. Mais le rétablissement final est trop dur. On l'entend retomber.

Le gardien sauva la situation. La corde, entre nos mains, se tendit à nouveau, mais le bruit rapeux des souliers ne se faisait plus entendre qu'à de courts intervalles : les souliers mordaient mieux. La tête du jeune Lorrain émergea de derrière le mur, puis la moitié du corps, bientôt il fut installé à califourchon. Sans perdre de temps, il saisit à pleine main la corde (côté prison) tandis qu'en bas nous essayions de soutenir son effort.

Quelques minutes plus tard, Gédéon était à côté de moi et m'embrassait, tandis que je le pressais de signer sa carte d'identité et de l'apprendre par cœur.

Ensuite c'est le saut dans l'avenue où nous retrouvons notre gentil petit camarade qui veillait toujours.

Nous n'avions pas d'auto : Gédéon fut installé dans la maison de l'accueillante demoiselle tuberculeuse.

Quant à moi, je regagnai Toulouse le même matin et m'efforçai de trouver une auto susceptible de sortir le prisonnier de Castres sans éveiller les soupçons. Mes camarades d'ambulance ne pouvaient le faire sans un ordre de mission difficile à obtenir.

Là encore, Nérac et Chevalier vinrent à mon secours. Ils me firent connaître un de leurs amis (qui devait plus tard devenir, lui aussi, un agent important, compagnon de la Libération, etc.), qui mit immédiatement sa voiture et sa personne à ma disposition.

A Toulouse, un autre sujet de satisfaction et même de joie m'attendait. Marthe (alias Marguerite Lozier), la fidèle, la modeste, la courageuse Marthe, y était arrivée pendant mon absence.

Elle arrivait à point. Les collègues du jeune Lorrain, qui n'avaient pas fait attention à moi tant que rien ne s'était passé, se souvenaient maintenant de l'avoir vu avec une femme dont ils donnaient un signalement vague. (Je crois que c'est le maire de Saint-Sulpice qui me le fit savoir.) Il eut été maladroit et même inutilement imprudent pour moi, de retourner à Castres.

C'est donc Marthe que la voiture et son dévoué chauffeur emmenèrent à Castres, c'est elle qui sortit avec Gédéon de la petite ville. Je les retrouvais tous peu après.

Ensuite, il y a un train, de grands amis qui cachent et nourrissent les deux fugitifs en Dordogne. J'ai revu l'un en 1945, l'autre beaucoup plus tard. Ils avaient été réparachutés à plusieurs reprises et s'étaient couverts de gloire.

Dès mon retour à Lyon, Hubert, mon nouveau chef, Marthe et Colette m'apprirent l'arrestation de Jean Moulin.

Je m'obstinaï, pourtant, à réclamer la semaine de repos que Fred m'avait promise après les quelques jours de vacances de Chambon que lui avait valu son mariage. Hubert me demanda de rester et de tout tenter pour sauver Moulin (peut-être était-il déjà mort quand je fus chargée de cette mission). « C'est un ordre, Claudine », me dit-il.

Peu après, Gédéon et le jeune Lorrain atterrissaient en Angleterre (où l'on devait recoller les oreilles du prisonnier et modifier son nez de façon à le rendre méconnaissable).

Le même jour, Marthe et moi étions arrêtées.

Mais ceci est une autre histoire.

Anne-Marie BAUER.

ESPRIT DE LA RÉSISTANCE

Le désespoir de la jeunesse ou tout au moins son inquiétude devant son avenir, est un thème souvent exploité : la littérature de ces dernières années, la presse, le film, en apportent de trop nombreux et de trop vivants témoignages.

Cependant, quoi qu'on en dise, bien des jeunes ont encore confiance dans les destinées de notre pays.

Certains d'entre eux se sont groupés, organisés; ils ont établi un plan d'action. Ce qu'ils veulent, c'est que la France redevienne une nation ordonnée, indépendante et forte.

Mais à quelle source puiser l'inspiration qui guidera l'action?

C'est dans l'esprit de la Résistance, essentiellement fait d'abnégation et de souci de la grandeur française, qu'ils veulent puiser les enseignements qui leur permettront de mener à bien la tâche qu'ils se sont assignée.

Et c'est pour mieux se pénétrer de cet esprit que l'Association des Jeunes « Esprit de la Résistance » avait demandé à Alban Vistel, compagnon de la Libération, de venir parler, le 18 janvier, au Musée social, de l'« Héritage spirituel de la Résistance ».

Certes, mieux que quiconque, le conférencier pouvait aborder ce sujet. Dans son ouvrage « Héritage spirituel de la Résistance », en effet, il a montré comment la Résistance avait redonné un sens à des valeurs qui semblaient perdues. *La Résistance*, dit-il, fut une affirmation de l'honneur individuel et de la dignité humaine. Là, les mots furent décapés de l'usure, de l'oxydation des jours où ces valeurs n'évoquent rien d'autre que de belles formules de langage ou d'écriture. Il ne s'agissait pas d'un jeu gratuit ni d'une profession de foi verbale et sans lendemain, cette affirmation comportait un engagement dur et une sanction imminente. Cette affirmation relevait, elle aussi, d'une recherche de l'essentiel; elle demeurera pour tous la part la plus vivante de l'héritage.

Quelles perspectives reconfortantes nous apporte, à nous anciennes déportées et internées de la Résistance, la création de cette Association de Jeunes, résolu à maintenir le prestige du patrimoine moral légué par leurs aînés de la France Combattante, à conserver vivant le souvenir de leur contact, et à faire revivre en eux-mêmes, en lui donnant un sens actuel, l'Esprit de la Résistance.

Beaucoup d'entre nous, sans doute, suivront avec un affectueux intérêt les travaux de cette jeune Association et lui apporteront l'appui matériel et moral qui pourrait lui être nécessaire.

Anne-Marie BOUMIER.

Septième Assemblée Générale de la F.M.A.C.

Berlin (F.M.A.C.). — La septième Assemblée générale de la Fédération Mondiale des Anciens Combattants s'est tenue du 28 octobre au 1^{er} novembre, dans le Bâtiment des Expositions de Berlin. Il a été reconnu, de façon quasi unanime, que le fait de convoquer l'Assemblée dans un pays avec qui la plupart des autres nations représentées au sein de la F.M.A.C. avaient été en guerre dans un passé tout récent, revêtait une importance symbolique.

À propos de la situation internationale, le président Morel a déclaré qu'aucune paix véritable ne sera possible tant que le désarmement général n'aura pas été réalisé.

BERLIN EN 1945

POSTDAMERPLATZ



LE REISCHTAG



où conduit l'orgueil...

Testament de Robert-André DEAN

Nous publions ici le début du testament de R.-A. Dean, fils de notre camarade Claudine-G. Dean, étudiant fusillé le 5 octobre 1942, à Paris, à l'âge de dix-neuf ans.

Testament reçu le 8 octobre 1942, à Angers, le matin.

Paris - La Santé - 13-9-42.

Ce jour tragique plein de soleil. Cher Papa, Chère Mère, Chers Parents, à Tous.

La condamnation qui me frappe ne m'a pas surpris. Les espoirs que je garde ne sont plus de ce monde. Hors la douleur que je vais vous causer et votre amour que je n'aurai plus, je ne regrette rien. Je meurs, victime d'un régime sauvage qui ne me survivra pas, pour un idéal qui, j'en suis certain, valait ce sacrifice et qui conduira bientôt les peuples, et notre peuple en premier, vers la vie heureuse et libre. Je vous charge de faire parvenir mon testament politique. Avant de marcher fier, sans trembler, vers mes bourreaux, je vous redis ces belles paroles du Christ : Comme mon père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés; demeurez dans mon amour. Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Or, je vous ai tellement aimés, car personne n'a plus d'amour que celui qui offre sa vie pour ceux qu'il a aimés, et je vous redis encore, ne trouvant rien qui exprime mieux ma pensée : Bienheureux ceux qui pleurent car ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme. Car moi, dédaignant la large porte où passent les foules, avec mes camarades, je suis entré par la porte étroite, et ce que contenait notre âme se répandra à travers vous dans l'avenir pour l'éternité...

Je vous laisse assez de souvenirs véritables pour que vous trouviez en eux la force de survivre à ce malheur, et que vous portiez le flambeau encore brûlant de ma vie jusqu'au bout. Mon pauvre Père chéri, parmi tant d'épreuves que le destin te réservera, celle-ci est la plus terrible. Je veux croire que tu la supporteras sans faiblir, digne de moi comme je le fus de toi. Du moins, j'emporte le contentement qu'à aucun moment tu n'auras à rougir de moi. Le sort aura permis à mon humble caractère de porter

votre nom au sommet. Je pars en te confiant Maman, si bonne; aide-la à sortir saine et sauve de ce drame, mais il faudra bien la soigner, reportant tout ton amour sur elle, comme une enfant. Plus tard, vous parlerez de moi, évoquerez le passé. Vous connaîtrez encore cette joie, et je la conçois déjà, cette joie future. Je te laisse, à toi, tous mes écrits, poèmes et prose, essais peu nombreux — je n'eus pas le temps — ce que j'ai composé ici, je n'ai pu le transcrire. Vous voudrez-tu classer cela, réunir le meilleur et le faire publier, dédié à la jeunesse de cette guerre. Je m'étais promis de consacrer l'essentiel de ma vie aux lettres et aux arts, mais je me devais d'abord à mon Pays et à son peuple. Je n'ai pas failli à mon devoir. En ce qui concerne mes affaires personnelles, et en dehors de tout ce que tu voudras conserver, j'exprime plus loin mes désirs... Mes chers Grands-Parents, je vous demande pardon de la peine que je vous cause vers vos dernières années. Sachez que votre petit-fils, bien que peu expansif, vous a énormément aimés. Vous aurez encore bien des joies à voir grandir la petite Josette, que votre tendresse pour moi se retourne sur elle. Je compte beaucoup sur vous pour soutenir ma mère et mon père : vos enfants malheureux. Les mots ne servent à rien pour ce que je veux vous écrire. Vous êtes vieux, vous comprendrez mieux mon silence. Ma petite Paule chérie, grâce à toi, une robe a passé dans ma vie. J'avais déjà une tendresse et une amitié infinies pour toi, qui se manifestaient par le continuel besoin de te faire plaisir. Solitaire dans la contemplation de mon passé, j'ai découvert que je l'aimais. Depuis, pas un instant tu n'as quitté mes yeux, et j'ai mille fois revécu chacun des moments, même les plus brefs, passés ensemble. Jamais je ne puis assez te remercier du vaste bonheur que je vais emporter pour l'éternité. Quand je pense que ma courte vie se résume toute en toi : comme cette vie fut belle. Aucune forme de l'amour ne m'aura été étrangère...

Votre rôle sera vaste après guerre, car vous aurez à faire connaître toutes nos souffrances, les raisons de notre sacrifice, notre foi et réclamer non seulement qu'on nous venge, mais qu'on empêche à jamais la misère et la guerre.

L'Activité de notre Cercle

La Galette des Rois

Comment mieux inaugurer notre joli foyer qu'en y tirant les Rois?

Dès l'entrée, atmosphère sympathique : le couloir est encombré de vêtements, signe que l'assistance est nombreuse!

Le bureau est transformé en buffet combien alléchant! A côté des galettes on aperçoit, entre le dos des camarades, de nombreux petits gâteaux...

Dans le foyer, chacune bien installée, son assiette à la main, bavarde et savoure. Toutes les lumières brillent; l'arbre de Noël de la cheminée et la crèche semblent sourire à notre bonheur. Notre ciel est bleu, n'est-ce pas? Nos guirlandes de lierre toutes fraîches?... Notre Présidente, Mme Delmas, est très entourée. Elle vient, à notre joie, d'être décorée. Notre amie « Marlène », toute souriante, va de groupe en groupe : c'est la dernière fois que la plupart d'entre nous la verront, hélas!

Dans les galettes, il y a les fèves. Pas de rois pour nos reines... mais un petit cadeau-souvenir.

Beaucoup d'entre nous pensent à aller régler, dans le bureau de notre Assistante sociale, leur cotisation 1958. Une occasion pour rencontrer d'autres camarades et bavarder!

Puissions-nous assister toujours nombreuses à beaucoup, beaucoup d'autres Galettes des Rois!

S.B.

Bibliothèque

Nous vous signalons que notre Cercle a décidé de reconstituer une bibliothèque à l'intention des membres de l'A.D.I.R. Ceci nous ramène aux temps anciens, où Mlle Renaud nous accueillait, chaque lundi, et je voudrais, à cette occasion, tourner un instant nos pensées vers elle, dont nous aimions la fidélité et la valeur trop modeste.

Nous avons déjà quelques livres. Nous espérons que vous nous aiderez à grossir leur nombre. Gisèle Caubrières et Andrée Mérop ont accepté d'établir une permanence, tous les lundis, de 17 à 19 heures. Vous les trouverez donc prêtes à vous accueillir et à faciliter votre choix.

G. FERRIERES.

Service social

I. - INDEMNITE DE SOINS

Nous rappelons aux adhérentes de l'A.D.I.R. ayant droit à l'indemnité de soins, qu'elles doivent se présenter régulièrement au dispensaire O.P.H.S. de leur domicile. En s'abstenant de le faire, elles risquent de se voir supprimer cette indemnité.

L'obligation subsiste, alors même que la pension principale est devenue définitive.

II. - LA LOI SUR LA RESTITUTION DU 19 JUILLET 1957

Une somme de un milliard et demi de Deutschmarks est destinée aux victimes des persécutions raciales et religieuses auxquelles leurs biens meubles identifiables, pillés par le III^e Reich, n'ont pu être restitués.

Les victimes, allemandes et étrangères, capables d'apporter la preuve du pillage et la preuve du transfert des biens en Allemagne occidentale doivent déposer leur demande, rédigée en allemand, avant le 31 mars 1958 dans les Consulats allemands.

✱

Il semble, après consultations juridiques et étude approfondie de ce texte de loi particulièrement confus, que, en principe, les victimes « résistantes » soient exclues du bénéfice de cette loi et que, en pratique, la plupart des autres victimes soient hors d'état d'apporter toutes les preuves demandées.

Cette loi ne semble finalement viser que les individus ou collectivités qui étaient propriétaires de tableaux, meubles d'art, objets rares ou précieux, identifiables, pillés pendant la guerre et dûment transférés en Allemagne.

Si certaines d'entre vous veulent cependant risquer de déposer leurs demandes, nous les transmettrons et les suivront jusqu'à devant les tribunaux allemands.

Mais nous vous mettons toutes en garde contre les intermédiaires douteux qui proposent leurs bons offices moyennant finance et qui n'aboutiront à rien d'autre qu'à soulager les anciennes victimes du nazisme d'une nouvelle somme d'argent.

IN MÉMORIAM

MARCELLE GOUGAT

Nous avons appris avec stupeur, le 21 janvier dernier, la mort accidentelle de notre camarade « Marlène ». La semaine précédente, elle était encore avec nous, au Foyer de l'A.D.I.R., pleine d'entrain, comme à son habitude.

Son entrée dans la Résistance a été motivée par son désir d'aider les jeunes gens qui voulaient esquiver le travail obligatoire en Allemagne. Une chaîne de prisonniers évadés trouvait également, auprès d'elle, aide matérielle et morale. Dénoncée à la Gestapo, elle a été arrêtée le 5 novembre 1943, avec une quinzaine de personnes. Son mari ayant réussi à s'enfuir, sa fille Christiane a été emmenée à Fresnes avec elle, comme otage. Cette dernière a été libérée après l'arrestation de son père.

Marlène partit en déportation à Compiègne, fin janvier 1944, avec le groupe des « 27.000 ».

C'est à Ravensbrück qu'elle a appris, avec désespoir, le bombardement de Noisy-le-Sec et l'anéantissement de l'usine de son mari.

Elle a été une des quatre Françaises envoyées en Kommando, avec tout un groupe de Polonaises, à Wattenstaedt. Elle y a souffert, non seulement du fait d'un rude travail, mais encore d'un isolement déprimant.

Son retour, à la Libération, s'effectue par la Suède, où elle se fit de nombreux amis. C'est là qu'elle apprit la mort de son mari, à Mauthausen.

Elle a été parmi les premières déportées à s'occuper de l'A.D.I.R., notamment du vestiaire. Lorsqu'elle vit que ses camarades reprenaient doucement le cours d'une vie plus normale, elle s'intéressa aux plus déshéritées et organisa, avec Mme Samuel, alors assistante sociale de l'A.D.I.R., des visites dans les hôpitaux.

Sans faire de bruit, elle savait aider celles de ses camarades qui étaient dans le besoin et personne n'a jamais su tout le bien qu'elle a fait autour d'elle. Ces dernières années furent partagées entre Paris et sa maison de Port-Manech. Si elle fut moins souvent parmi nous, sa générosité et son bon cœur ne se manifestèrent pas moins envers ses camarades de déportation : nombreuses sont celles qui firent un séjour en Bretagne avec elle.

Le 29 janvier 1958, à Noisy-le-Sec, une très nombreuse délégation de l'A.D.I.R. assistait à ses obsèques. Nous étions toutes très émus car il nous était difficile de réaliser pleinement sa disparition, tant sa présence est encore vivante parmi nous.

M. BILLARD.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Astrid, deuxième petit-enfant de notre camarade Mme Grimaux. Montréal, le 26 novembre 1957.

Sylvie, petite-fille de notre camarade Mme Perrin, déléguée pour la Saône-et-Loire. Mâcon, 9 novembre 1957.

Claude, deuxième petit-neveu de notre camarade Mlle Tessa, déléguée pour la Gironde. Bordeaux, 24 décembre 1957.

Pierre, petit-fils de notre camarade Mme Dissard. Clermont-Ferrand, le 6 janvier 1958.

Marc, deuxième enfant de notre camarade Mme Fillet (Marie Médard). Tours, le 31 décembre 1957.

MARIAGE

Andrée, fille de notre camarade Mme Faure, a épousé Gérard Ferrand. Mornay, le 1^{er} février 1958.

DECES

Notre camarade Mme Deram, déléguée pour le Pas-de-Calais, a perdu sa mère. Loisons-sous-Lens, novembre 1957.

Notre camarade Mme Marlène Gougat est décédée accidentellement, le 21 janvier 1958.

Notre camarade Mme Guisen est décédée. Décembre 1957.

Notre camarade Mme Andrée Le Tac a perdu sa belle-mère, Mme Yvonne Le Tac, ancienne déportée de la Résistance.

Notre camarade Mme Liefeldt est décédée. Chenu, le 14 septembre 1957.

Notre camarade Mme Sallafranque a perdu sa mère. Pornic, novembre 1957.

Notre camarade Mlle Andrée Donjon a perdu sa mère. Pavillons-sous-Bois, le 28 janvier 1958.

Notre camarade Mme Procot a perdu son mari. Paris, le 22 janvier 1958.

DECORATIONS

Ont été promues Officier de la Légion d'Honneur, nos camarades Mmes Berger F., Bisserier R.-B., Letac A. et Pery J.

Ont été nommées Chevalier de la Légion d'Honneur nos camarades Mmes Bonnet F., Champarnaud Y., Chaubit M., Collin M., Delmas I., Diebold L., Martinache M., Melot M.-A., Saulnier F., Vandel M.-R., Cahez F., Champion G., Goujat N., Martin F., Moreau H., Morin C.

La Médaille Militaire a été concédée à notre camarade Antonia Scoffé.

RECHERCHE

Mlle Simone Maron souhaiterait retrouver des compagnes de sa mère, Mme Maron et, en particulier, celles qui ont pu la rencontrer au Jugendlager de Ravensbrück. Prière de lui écrire 5, Parc Lubonis, Nice (Alpes-Maritime).

Deux Poèmes écrits au camp

par Lucienne Laurentie

RAVENSBRÜCK

23 FEVRIER 1945

Je t'offre ce ciel gris comme un matin de [peine]
Qui court sous le vent du Nord plus vite [que nos pensées]
Nos pensées, il est vrai, sont lovées dans [nos cœurs,
Immobiles comme les flots d'une mer où [voaguèrent des voiles
Et où les dauphins faisaient des sauts [étincelants.
Je t'offre ce ciel gris comme un matin [de peine
Que le soleil s'efforce de percer
Mais qui résiste à toute blondeur, à toute [espérance,
Ce ciel gris qui se reflète dans nos yeux
Et que nos yeux vaincront à force de [lumière.
Donnez nous la douceur des matins,
La tendresse des soirs,
Et les nuits transparentes du pays adopté [par mon cœur,
Afin que je t'offre à mon tour,
En place des ciels gris de nos matins [de peine,
L'étui d'azur des jours,
La palme bleue des nuits.

(8 mai 1944.)

Que devient notre pays lointain?
Que fait maintenant notre libre France?
Oh, toutes nous donnerions notre pain,
Notre pain rare et précieux,
Pour savoir où sont nos amis,
Nos camarades, tous les hommes de notre [pays.

La mer est une triple ceinture d'airain,
L'air est inexorable et mortel
Et, sur terre, l'Armée Rouge s'avance.
Les soldats de l'An II ont écrit en leur [temps

La grande histoire qui va jusqu'à la [Vieille Garde;

Les beaux soldats que les révolutions
Donnent à leur patrie
Sont partis libérer le monde.
Les peuples amis nous ont tendu la main.
Où sont nos camarades?
Où sont les hommes de notre pays?
Notre cœur les voit s'en aller,
S'en aller se battre jusqu'à la grande [liberté

Tous nos amis, nos camarades,
Tous les hommes de notre pays.

Souvenirs sur Baty

(Germaine Belrichard)

— Allô, Baty? Allô Baty?
— ...
— Baty, tu m'entends? Viens au trou,
Baty, parle, qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

— ...
Mais Baty, accablée par les coups reçus
et le nouvel interrogatoire, gémit dans
sa cellule sans entendre.

Après le café, elle reprend conscience.
Les « copines », Dany, Zette Davenne,
Maud Laurent, Kouri, vont s'inquiéter, et
le moral va baisser. A grand peine, elle
se traîne jusqu'à la conduite d'eau. On
a de la difficulté à la comprendre. Elle
a reçu des coups dans la mâchoire.

— Ne t'inquiète pas, Dany, je tiens le
coup. Je tiendrai jusqu'au bout. Ils ne
sauront rien, ils ne m'auront jamais...

Le lendemain, nouvel interrogatoire.
Les forces de Baty s'épuisent. « Cela ne
fait rien, dit-elle, on leur en a fait voir,
avant, tant qu'on a pu! »

Et certes, Baty « leur » en avait fait
voir quand elle faisait partie du groupe
de Marcel Le Vionnais comme agent de
renseignement, sous le pseudonyme de
Champion. Une des premières, elle s'était
jointe à l'A.V., l'armée des volontaires.

Une partie de ses plans et renseignements
lui avaient été envoyés de Villerville
par son oncle, Louis Maussant, ar-
rêté au début de 1943 et fusillé. Baty
était le bras droit de Johnny Hopper,
agent anglais. Elle avait pour lui la plus
vive admiration et avait partagé ses au-
daces, l'aidant en tout, prenant les armes
sur les cadavres, disparaissant ensuite
en voiture en forçant les barrages de
police, etc.

Entre les « coups », elle reprenait sage-
ment son métier de coiffeuse, précieuse
profession à une époque où on changeait
d'identité et de couleur de cheveux si
souvent...

En 1943, elle donne des indications qui
aident Vannier au passage du Général
d'Astier de la Vigerie en Angleterre, et

met à la disposition de l'A.V. deux fusils
mitrailleurs et deux postes émetteurs.

Elle avait loué un pied-à-terre avenue
Ledru-Rollin où le réseau établissait des
cartes d'identité, et où l'on avait apporté
les deux postes émetteurs. Mais, le
7 mars 1943, Vannier était arrêté et, quel-
ques jours après, le Vionnais et ensuite
Baty.

A Fresnes, elle fut mise au secret,
mais elle continue la lutte contre le
cafard qui guette, contre les gardiennes,
contre les gestapistes, contre l'Allema-
gne. Elle haïssait les Allemands de tout
son cœur, que ne ferait-elle pas pour en
débarrasser la terre de France! Elle a
une tendresse d'enfant pour son pays,
pour son drapeau qu'elle est fière de
servir!

Baty a eu la tête rasée à la première
douche, à Ravensbrück. Le coup est rude,
les larmes sourdent, mais déjà un sourire
les fait briller. « Je me vengerai! » pro-
met-elle. Embauchée comme coiffeuse des
surveillantes S.S., elle commet mille lar-
cins là-bas et rapporte dans le camp,
malgré les fouilles, des trésors : aspiri-
nes, savon, lait en poudre. Quand elle n'a
rien pu « récupérer », elle prend tout sim-
plement sur sa ration afin de confec-
tionner, pour la vieille maman qu'il faut sou-
tenir, ou pour la malade qui l'a attendue
toute la journée, au Revier, un petit pa-
quet dûment entouré d'un mince ruban
tricolore. Comment diable Baty fabri-
quait-elle ainsi des rubans tricolores, ou
même toutes les croix de Lorraine qu'elle
distribuait aux prisonnières? Ah! ce bon
visage souriant, vibrant, confiant dans la
victoire! C'était déjà un réconfort de
contempler cette belle fille de vingt-cinq
ans, aux yeux limpides, à la mise tou-
jours soignée, avec son chiffon bien pro-
pre et repassé en guise de col, mais son
élévation de caractère, son cran, étaient
pour toutes un soutien moral.

Causerie de Madame BOAS

Nous étions nombreuses autour de
Mme Boas, le 6 janvier. Nous la connais-
sions déjà et c'est dans une atmosphère
de sympathie qu'elle nous a raconté, avec
une simplicité qui nous la faisait admi-
rer davantage, ce que fut son action, au
delà des mers et dès la signature de l'ar-
mistice.

Dans un pays, surpris par la défaite
d'une France qu'il croyait invincible —
bien plus encore, consterné par l'effondre-
ment d'un peuple en qui il avait foi —
il était bon qu'un foyer comme celui de
Mme Boas devint un centre de propa-
gande.

Alors que l'Ambassade de France,
vichyssoise, scandalisait l'opinion,
Mme Boas, américaine par son mariage
avec un philosophe, grand ami de notre
pays, faisait de sa « ferme » une maison
où l'on retrouvait avec émotion un coin
de France libre. C'est là, tout d'abord,
qu'elle donne à tous l'exemple d'un refus
spontané. Dès fin 1940, elle est en rela-
tion avec le général de Gaulle et corres-
pond avec lui. Le « French Relief » re-
cueille les renseignements envoyés par
Londres et diffuse largement les témoi-
gnages authentiques qui éclairent l'opi-
nion publique, lente à croire à la réalité
de la lutte clandestine. Cette naissance
de la Résistance, enfin reconnue, relève
l'honneur de la France, aux yeux de
l'Amérique, elle en accueille la nouvelle
avec enthousiasme.

Nommée présidente des « Chapitres »
de Baltimore et de Maryland, Mme Boas
agrandit son champ d'action. Ouvroirs,
récolte de fonds, permettent d'acheminer
des colis vers l'Afrique équatoriale, vers
la France libre, plus tard vers la Colonne
Leclerc. L'argent qui afflue sert, égale-
ment, à équiper l'hôpital des Forces Fran-
çaises libres, à Londres. Trois cent cin-
quante sections sont créées à travers les
Etats-Unis, une ambulance part pour Bir-
Hakeim, le travail s'intensifie. Au moment
de la libération, chaque section est prête
à nous aider et prend contact avec les
villes françaises éprouvées : le Havre,
Calais, Dunkerque. L'hôpital de Saint-Lô
creuse ses fondations. Un centre d'étu-
diants, situé faubourg Saint-Jacques, sera
donné par la suite à l'Université de Paris.

Tout ceci, c'est le travail effectif sur
lequel je m'étends beaucoup plus que
Mme Boas n'a voulu le faire. J'espère
qu'elle ne m'en voudra pas. Mais ce
qu'elle nous dit, avec émotion, c'est com-
bien il lui avait été précieux d'aider les
marins à bord des unités françaises et
gaullistes, pour la plupart, à supporter
l'épreuve de l'inaction. Le débarquement
en Algérie, la fusion Giraud-de Gaulle,
engendraient un malaise, excitaient les
esprits. Mme Boas, avec cette persuasion
qui sait convaincre, et au mépris de tou-
tes les opinions, créait, là aussi, un cli-
mat. Grâce à elle, l'intégrité de ces équi-
pages fut sauvegardée et ils furent prêts
à servir au moment où la France appela
à l'aide.

G. FERRIERES.

Pourquoi faut-il qu'un navrant acci-
dent d'automobile ait brutalement arrêté,
un an après le retour, cette jeune vie
qui allait enfin s'épanouir dans une
France Libre, après une victoire à la-
quelle elle avait si fougueusement par-
ticipé?

Nous ne pourrions jamais oublier Baty
ni être consolées de sa mort.

Marguerite FLAMENCOURT et Danielle.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le

Dimanche 23 Mars 1958, à 9 heures 30

Salle du Musée Social, 5, Rue Las Cases - Paris-7^e - (Métro Solférino)

Déléguées régionales :

LE SAMEDI 22 MARS 1958

De 9 h. 30 à midi. — A l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, les déléguées pourront s'entretenir avec notre Service social, la Trésorière, les membres du Bureau, pour exposer les problèmes particuliers qu'elles auraient à présenter. C'est à ce moment qu'elles pourront régler les cotisations et remettre les pouvoirs de leurs membres.

A 14 h. 30. — Réunion de travail à l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, au cours de laquelle chacune des déléguées voudra bien donner un compte rendu de son activité et présenter ses suggestions. A la suite de quoi un programme d'action pour l'année 1958 sera établi.

Cérémonie de la Flamme. — Le samedi 22 mars 1958, à 17 h. 30, les adhérentes de la Région parisienne se joindront à leurs camarades de province pour aller ranimer la Flamme sous l'Arc de Triomphe.

COTISATIONS 1958

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1958, auprès de leurs déléguées régionales, de telle sorte que celles-ci puissent nous apporter à l'Assemblée générale l'ensemble des cotisations de leur région. Nous les en remercions d'avance.

LE DIMANCHE 23 MARS 1958

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE (Musée Social)

Ordre du jour :

Rapport moral de l'année 1957.
Rapport financier de l'année 1957.
Questions diverses.

DEJEUNER

Nous prions instamment les camarades de nous indiquer, dès la parution du bulletin, si elles désirent participer au déjeuner qui réunira les adhérentes de l'A.D.I.R. au restaurant de l'Assemblée Nationale. Le prix du repas sera de 950 francs, tout compris.

Nous insistons pour que les camarades s'inscrivent au plus vite à ce déjeuner et, au plus tard, avant le 15 mars, dernier délai. Nous ne pourrions pas garantir de place à celles qui n'auraient pas pris d'inscription.

ELECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder à l'élection du tiers du Conseil d'Administration. Les membres sortants sont, cette année, parmi les déportées : Mmes Billard, Flamencourt, Goetschel, Postel-Vinay.

Parmi les internées : Mmes Delmas et Ferrières.

Il faudra également pourvoir au remplacement de Mlle Billoud, décédée en 1957.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature. Le cas échéant, elles se mettront en relation avec leurs déléguées régionales qui se chargeront de nous transmettre les candidatures qu'elles recevront.

POUVOIRS

Les pouvoirs, pour voter à l'Assemblée générale, sont inclus dans ce présent bulletin. Nous prions les camarades qui ne pourront pas assister à l'Assemblée générale de faire parvenir leur pouvoir, soit à leur déléguée régionale, soit au siège de l'Association, 241, boulevard Saint-Germain, Paris (7^e).

TOMBOLA

Pour terminer, nous tirerons notre tombola habituelle. Les pouvoirs serviront de billets. Le lot est d'une valeur de 30.000 francs.

N.B. — Il est bien entendu que seuls les membres actifs de l'A.D.I.R., c'est-à-dire étant à jour de leurs cotisations, peuvent prendre part aux délibérations de l'Assemblée générale, et au vote.

**Cotisations adhérentes :
minimum 300 francs**

C. C. P. Paris 5266-06

La Vie de nos Sections

SECTION SEINE-MARITIME

Le 17 décembre dernier, nous avons eu le plaisir d'assister à la naissance d'une section de l'A.D.I.R., à Rouen.

Mme Cailliau de Gaulle qui, avec dévouement, a bien voulu accepter la mission d'être notre déléguée, avait obtenu l'hospitalité de Mmes Mallart, résistantes notoires de Rouen, pour recevoir nos camarades.

Malgré le mauvais temps arrivèrent bientôt Mmes Lequellier et Blanquart de Rouen, Péron d'Elbeuf, Basile de Gonfreville, Perrin de Neufchâtel, dont le mari, lui-même ancien déporté, vint ensuite rejoindre sa femme; Mme de Toulouse-Lautrec.

Toutes se retrouvent avec émotion, échangent des souvenirs, demandent des nouvelles des unes et des autres, nous chargent de messages. On lit des coupures de presse relatant l'attribution à Mme de Toulouse-Lautrec d'un « prix exceptionnel » pour son livre *La Victoire en pleurant*, attribution faite par le jury du prix « Vérité ».

Un thé, offert par Mmes Mallart, achève la note sympathique de la réunion.

Rendez-vous est pris pour le printemps. Nous espérons revoir toutes celles qui étaient là, le 17 décembre, et faire connaissance de celles qui, retenues par leur santé ou des raisons de famille, n'ont pu se joindre à nous.

Merci à Mmes Mallart de bien vouloir

nous accueillir et à Mme Cailliau de Gaulle de donner vie à cette dernière née des sections de l'A.D.I.R.

A. ENGOUME.

SECTION PARISIENNE

Que janvier est donc un mois sympathique! Après les « Rois », une nouvelle occasion de nous retrouver nombreuses : l'arbre de Noël.

C'est dans une salle de la Mutualité que cette fête a eu lieu, et grâce au dévouement de notre Présidente, Mme Marguerite Billard, et à celui des quêteuses du « Bleu ». Notre section parisienne l'offre à nos enfants avec ses propres fonds.

La salle est bien organisée. A l'entrée, vérification des cartes et leur mise à jour; tout autour, les tables chargées des paquets mystérieux; au milieu, près du mur, le traditionnel arbre de Noël; à côté, une porte... en face, les rangées de chaises. Tout le petit monde est bien installé, et soudain un air de danse andalouse, la porte s'ouvre : deux charmantes danseuses en somptueux costumes espagnols entrent et évoluent au rythme de leurs castagnettes... douze ans et treize ans seulement... Plusieurs danses, plusieurs rappels, elles n'en peuvent plus! (L'une est nièce de notre camarade Mlle Matthey.)

Après ce spectacle, un succulent goûter et enfin, la distribution des mystérieux paquets blancs... Défense de les ouvrir!

Mais n'avez-vous jamais eu huit ans, dix ans?... Les exclamations de joie devant les poupées admirablement costumées (par notre amie Mme Caubrière), les uniformes d'infirmières, les jeux divers, les autos, etc., et ces yeux qui brillent : ils ont bien fait de désobéir!!

Puissent ces charmantes réunions élargir et mieux perpétuer notre grande famille de la Résistance!

Suzanne BROUSTE.

INDRE-ET-LOIRE

Mme de Poix, en tant que personne qualifiée, a été nommée membre du Conseil d'administration de l'Office départemental des Anciens Combattants de ce département.

SECTION DU MANS

Le 22 décembre dernier, nous étions conviées à la réunion de nos camarades de la Section du Mans. Cette rencontre très sympathique avait lieu à l'hôtel Continental et la plupart des adhérentes de l'A.D.I.R. y étaient présentes. Quelques autres, retenues par des obligations familiales, s'étaient excusées.

Ce n'était d'ailleurs qu'une prise de contact, et un déjeuner, permettant de se retrouver plus longuement, fut décidé et aussitôt fixé au 2 mars. Nul doute que ce déjeuner ne connaisse un grand succès.

A. ENGOUME.

Le Gérant-Responsable : A. Postel-Vinay
Imp. Lescaret, 2, rue Cardinale, Paris.